



DENIS VIALOU, AGUEDA VILHENA VIALOU

MODERNITÉ CÉRÉBRALE – MODERNITÉ COMPORTEMENTALE DE *HOMO SAPIENS*

RÉSUMÉ: *La continuité paléogénétique qui nous place dans la lignée évolutive de Homo sapiens sapiens fossilis fait remonter notre modernité anthropologique à quelques dizaines de milliers d'années. L'émergence du phylum Sapiens dans tout l'Ancien Monde fait encore l'objet de débats contradictoires. Mais d'une certaine façon, il est devenu possible de distinguer une préhistoire récente, celle de Homo sapiens (lato sensu) d'une préhistoire ancienne, celle des types (ou espèces) humains antérieurs. Cette différenciation interprétative trouve dans l'analyse comparative des comportements ses véritables fondements. En effet, à la modernité anatomique de Homo sapiens correspond, ou répond, une modernité de ses comportements de subsistances et surtout de ses comportements techniques et symboliques, c'est-à-dire de ses comportements sociaux. Les plus manifestes de ceux-ci s'expriment d'un côté dans la sphère des peuplements-territoires, de l'autre dans celle des pratiques funéraires et des systèmes de représentations graphiques et plastiques.*

Avec cette analyse des modernités des Sapiens préhistoriques, nous avons le sentiment, et le souhait, de croiser une des voies que suivait brillamment notre ami Jan Jelínek (1989): l'articulation du biologique et du culturel.

MOTS CLÉS: *Évolution – Cerveau – Communication – Comportements sociaux*

ABSTRACT: *The paleogenetical continuity puts us in the Homo sapiens's lineage. This gives some tens of thousands of years to our anthropological modernity. The emergence of the Sapiens phylum in all the Ancient World remains controversial. But in fact, it became possible to distinguish a recent prehistory, the one of Homo sapiens (lato sensu), and an ancient prehistory, the one of the earlier human species. This interpretative differentiation takes its real basis in the comparative analysis of the behaviours. In this case, to the anatomical modernity of Homo sapiens corresponds, or answers, the modernity of the behaviours of foraging for subsistences and particularity of the modernity of the technical and symbolical behaviours; i.e. social behaviours.*

The more apparent of these behaviours manifests itself in one way in the sphere of the settling-territories, in another way in the sphere of the funeral practices and of the systems of representations in the graphic and sculptural representations.

With this analysis of the prehistoric Sapiens's modernity, we feel and we hope to meet one of the researches developed by our friend Jan Jelínek (1989), the interplay of the biological and cultural topics.

KEY WORDS: *Evolution – Brain – Communication – Social behaviours*

L'AXE CÉRÉBRAL DE L'ÉVOLUTION DE L'HOMME

La multiplication des découvertes de fossiles d'hominidés sur le continent africain à partir des années 1970 (Coppens 1983) a mis un terme au postulat selon lequel la bipédie

serait le propre de l'Homme et à l'origine de son pouvoir de penser par la libération du "geste et de la parole" (Leroi-Gourhan 1964-65). La bipédie caractéristique des hominidés, s'est mise en place avant l'émergence du genre *Homo*. Elle a offert des variantes dans les modes de locomotion des différentes espèces des hominidés, selon

leurs facultés adaptatrices aux milieux également soumis aux changements climatiques. *Homo* a hérité de la bipédie, il n'en fut ni le moteur ni l'unique bénéficiaire (Picq 2003).

De ce constat général ressort une sorte de dédoublement des processus évolutifs de *Homo* par rapport aux hominidés. En premier lieu, l'évolution morphologique et structurale du squelette post-crânien et crânien de *Homo* liée à l'équilibre dynamique de la station érigée et de la locomotion, est devenue relativement minimale au cours de ses quelque 2,5–3 millions d'années de trajectoire: les caractères évolutifs les plus notoires concernent la stature et les proportions entre membres et ceintures. En second lieu, les modifications anatomiques du squelette crânien, sa rotation sur l'axe rachidien, achevée avec *Sapiens*, tracent l'axe évolutif de *Homo* et le font distinguer absolument de ceux des autres hominidés qui lui sont contemporains sur le continent africain pendant 1–1,5 million d'années. En d'autres termes, les distances évolutives entre les premiers représentants du genre *Homo* et *Sapiens* sont réduites en ce qui concerne la dynamique mécanique du squelette; elles sont majeures en ce qui concerne le squelette crânien. Le cerveau est directement impliqué par cette évolution générique de *Homo*: la cérébralisation est l'axe moteur de la préhistoire de l'homme.

CÉRÉBRALISATION ET MODES DE COMMUNICATION DE *HOMO SAPIENS*

La morphologie crânienne des différents *Sapiens* reconnus comme tels (Picq 2003, Grimaud-Hervé 1997, Hublin, Tillier 1991) sur une échelle chronologique de 200 000 ans au moins, en Afrique et en Eurasie, se caractérise principalement d'une part par la gracilisation et la verticalisation de la face, d'autre part par l'augmentation de la boîte crânienne et son équilibrage, occipital en arrière et frontal en avant, par rapport au foramen magnum. Le squelette crânien de l'homme anatomiquement moderne de la préhistoire, *Homo sapiens sapiens*, le plus récent dans le phylum se différencie de façon notable de celui d'autres *sapiens*, comme *Homo sapiens neanderthalensis* en Europe, par le développement et l'élévation de la zone frontale, la verticalité de la face provoquée par la réduction du torus sus-orbitaire, l'élimination du prognathisme alvéolaire, le retrait mandibulaire couplé à la formation de la symphyse mandibulaire. A ces modifications architecturales du squelette crânien sont directement corrélées des modifications des capacités cérébrales ainsi que des capacités phonatoires: pensée et langage sont confondus dans la même histoire évolutive survenue sur deux plans anatomiques indissolublement complémentaires, le crâne et la face.

Le développement du lobe frontal est évidemment concomitant de celui de la région antéro-supérieure du crâne (Vigouroux 1992). Bordé en arrière par la scissure de Rolando et en-dessous par celle de Sylvius, le lobe frontal n'est pas une aire de fonctions primaires (Houdart 2004). Il

sert de lien dynamique entre les informations produites dans les différents centres corticaux et le système limbique. C'est le lobe frontal qui traite et oriente vers le monde extérieur l'activité corticale dans ses principales composantes non motrices: la mémoire, la pensée et le langage. Il est l'aire cérébrale la plus sollicitée dans l'élaboration des associations conceptuelles, dans la création sémantique de systèmes de représentations, comme le langage ou l'art.

Sur ce plan anatomique et fonctionnel, la modernité cérébrale de *Sapiens* et finalement de *Homo sapiens sapiens* depuis une cinquantaine de milliers d'années a offert des conditions ouvertes de relation à l'extérieur et de communication, sans commune mesure avec les conditions ou aptitudes cérébrales précédentes et dont elles ont procédé sur le plan de la continuité évolutive. La rapidité de cette évolution volumétrique, anatomique et fonctionnelle du cerveau dans la lignée *Sapiens*, comparée à la durée plus de 10 fois supérieure de l'évolution somatique générale du genre *Homo*, peut être métaphoriquement caractérisée de révolutionnaire. Nous verrons que cette *révolution* cérébrale s'est notamment traduite par (ou dans) des comportements symboliques nouveaux.

La verticalisation de la face et les modes de communication verbale (et sans nul doute mimique) sont intimement liés et leur union est également novatrice pour les relations avec le monde extérieur. L'anatomie de l'appareil phonatoire se trouve profondément modifiée au niveau de la voie bucco-linguo-laryngée. La descente du larynx et son changement de volume, dans le fil du processus évolutif inauguré par le genre *Homo* (avec *Homo habilis*), ont été des facteurs particulièrement déterminants pour l'émission des sons de même que la cavité buccale pour leur articulation. Des travaux actuels (Heim *et al.* 2002) sur l'anatomie des voies phonatoires, actuelles et fossiles, et sur la structuration phonétique du langage indiquent que sûrement les Néandertaliens et probablement des formes antérieures de *Homo* avaient bien la faculté de produire toutes les voyelles et articuler les sons. Cependant, les propriétés anatomiques des voies phonatoires de *Homo sapiens sapiens* révèlent la modernité de leur aptitude au langage dans ses structures phonétiques et articulaires les plus complexes, celles actuellement pratiquées.

En définitive, l'homme anatomiquement *moderne* de la préhistoire a disposé sur les plans anatomique et fonctionnel d'organes infiniment plus performants qu'auparavant pour régir tous ses modes de liaisons avec le monde environnant et donc avec les autres hommes. Il en a découlé la modernité de ses sociétés et de leurs fonctionnements majeurs.

DES COMPORTEMENTS SOCIAUX INNOVANTS

Sur le plan culturel, comme sur le plan biologique, une partie des innovations s'enracine dans le flux général des continuités comportementales qui traversent la préhistoire universelle de l'homme.

Ces continuités sont surtout notables dans le domaine des activités techniques, en particulier celles touchant au travail des matières lithiques. A l'échelle générale de l'évolution culturelle, *Homo sapiens sapiens* répète des gestes et des techniques *ancestraux*, pourrait-on dire; par exemple la taille d'outils ou le débitage d'éclats par percussion sur des roches dures variées (selon les formations géologiques et donc selon les territoires habités). Cependant, l'homme préhistorique moderne invente ou systématise de nouvelles techniques de taille et retouche d'outils, par exemple à la pression, par enlèvements rasants, etc. Une des pratiques techniques les plus *révolutionnaires* de *Homo sapiens sapiens* est sans conteste le débitage organisé de lames et de lamelles dans des roches siliceuses se prêtant parfaitement à ce type de fracturation, tels des silex. La production de ces supports étroits et allongés requiert une série organisée de représentations mentales du bloc de matière à transformer progressivement. Sur le plan de l'activité corticale, ces représentations se génèrent à partir de modes d'abstraction car elles anticipent sur les formes à venir dans un ordre incontournable: cela signifie une abstraction visuelle en trois dimensions des formes, celles qui deviendront concrètes lors de la mise en forme du nucléus puis du débitage des supports recherchés; cela signifie aussi une abstraction conceptuelle de l'enchaînement impératif des gestes à faire. Dans une certaine mesure, les Acheuléens, d'une lignée évolutive antérieure à l'émergence de celle des *Sapiens*, inventeurs de la méthode de débitage Levallois (Vialou 2004) avaient quelque 200 000 ans auparavant fait preuve de capacités conceptuelles également remarquables: celles de l'anticipation mentale de formes de supports répondant à leur prévision (au sens quasiment littéral). Cependant, il s'agit d'un nombre très réduit de formes *standardisées*, éclats et pointes. Au contraire, les modalités de débitage inventées par *Homo sapiens sapiens* sont ouvertes et donc évolutives. De nombreux paramètres morpho-techniques sont ainsi associés et contrôlés pendant les opérations de débitage puis la taille-retouche des supports en outils. La microlithisation partielle ou étendue d'un bon nombre d'industries lithiques est apparue voici quelques dizaines de milliers d'années dans certaines régions, comme en Afrique australe. Mais elle devient courante dans la plupart des industries de la fin du Pléistocène supérieur et fréquente dans de nombreuses industries datant de l'Holocène. La microlithisation est liée à la production de supports lamellaires d'un côté et de supports très minces de l'autre. Ces microlithes ont des contours entièrement *calculés*, c'est-à-dire préparés minutieusement par des microretouches. Ils servent d'armatures sur les projectiles pour la chasse et la pêche, confectionnés dans des matériaux organiques d'origine animale et probablement aussi d'origine végétale (mais non conservés).

La fabrication systématique d'outils et armes en os, ramures, ivoire, également en coquille de mollusques, fut en effet une des innovations techniques des hommes préhistoriques modernes les plus déterminantes pour leurs comportements de subsistance: des sagaies ou de

façon générale des hampes allongées et étroites destinées à porter des microlithes coincés-collés dans des rainures incisées sur leurs flancs, ou encore des hampes portant à une de leurs extrémités une armature, par exemple des pointes à cran solutréennes, finalement de véritables flèches avec l'invention de l'arc (qui pourrait remonter à quelques millénaires avant la fin de la période glaciaire). Mais aussi d'autres armes et instruments de formes et de fonctions plus particulières, tels des propulseurs, des bâtons percés, des foënes ou harpons...

Avec de telles panoplies, les chasseurs-pêcheurs paléolithiques, épipaléolithiques-mésolithiques et néolithiques (Vialou 2004, Otte *et al.* 2003), ont créé de nouvelles stratégies et techniques de chasse et de pêche: elles ont progressivement et profondément remanié et renouvelé les comportements de subsistance.

Depuis ses plus lointaines origines, l'homme se comporta en collecteur opportuniste de ressources alimentaires, végétales et animales, satisfaisant le régime varié de l'omnivore que, primate, il était devenu. Dans les ressources carnées, dont témoignent, au moins partiellement, les vestiges osseux conservés dans les habitats, des sélections de gibier sont perceptibles dès la préhistoire la plus ancienne; ce qui peut traduire aussi bien une inféodation dominante à la faune environnante que des orientations alimentaires structurées. Naturellement charognard et sans doute de façon de plus en plus efficace-intelligente au fil, culturel et technique, du temps, l'homme n'est devenu chasseur-pêcheur qu'au cours du Pléistocène supérieur; précisément quand émerge la lignée *Sapiens*. D'abord sporadiquement, puis, avec *Homo sapiens sapiens*, plus régulièrement. La fabrication d'armes en matières organiques animales, appropriées au jet, à l'estoc, à la taille, a permis de mettre au point de nouvelles techniques de chasse, impliquant le rabattage du gibier, sa poursuite dans des milieux arborés, etc. Toutes ces nouvelles stratégies reposent sur de nouvelles organisations sociales, plus complexes, hiérarchisées-spécialisées des groupes, sur des gestions de plus en plus approfondies de leurs territoires et différenciées selon les paysages et les ressources. Outre les ressources alimentaires, la chasse et la pêche, dans certains cas, ont apporté aux *Sapiens* des matériaux variés dont ils ont usé abondamment dans des activités essentielles pour leur vie sociale: activités techniques de production d'outils, on l'a vu, ayant en outre conduit à organiser des modalités particulières d'acquisition de matériaux recherchés, voire précieux, comme l'ivoire pour des parures et des armes, des bois de cervidé pour des armes; activités techniques de productions vestimentaires, avec les peaux, les crins et tendons, activités architecturales de constructions d'habitations, avec des ossements, dans certaines régions des défenses et des ramures, pour ériger des superstructures de cabanes, de peaux pour les couvrir, activités artistiques avec la création de sculptures en ivoire, bois de cervidés, os, ainsi que la sculpture plus ou moins étendue et la gravure d'outils et armes dans ces mêmes matériaux.

Cette multiplicité d'activités nouvelles rendues possibles par les nouveaux comportements de subsistances répond aussi clairement aux nouvelles aptitudes cérébrales des *Sapiens*. Elles attestent toutes de combinaisons conceptuelles associant des facultés plus proprement intellectuelles à des facultés manuelles, les unes et les autres de plus en plus affinées. Sur un mode un peu caricatural, l'on pourrait dire que jamais auparavant dans la préhistoire du cerveau, l'hémisphère gauche n'avait été autant sollicité, d'une part dans des activités artisanales de production (hémisphère droit), d'autre part, dans des activités de relation(nement) sociale, pour lesquelles le langage devait impérativement être moteur.

L'exploration des espaces naturels et l'exploitation économique de territoires prennent avec *Homo sapiens* des proportions jamais atteintes auparavant. Sur le plan le plus général, *Homo sapiens* est le premier, et définitif, conquérant des espaces continentaux ainsi que des espaces marins et enfin océaniques. Sur les continents, il parvient à dominer des conditions climatiques et écologiques tout à fait contrastées: on le voit astucieusement semi-enterrer ses habitats construits avec des ossements et défenses de mammouth dans les plaines glaciales et ventées de l'Europe centrale et orientale, voici 25 000–20 000 ans pendant le dernier pléniglaciaire; on le voit s'installer dans des abris bien protégés des eaux et de la chaleur dans la zone limitrophe, chaude et humide, des immenses bassins de l'Amazonie et du Parana-Rio de la Plata, en plein cœur de l'Amérique du sud, exactement à la même période. D'un côté, l'homme préhistorique s'est acclimaté au froid sec et a su orienter toute son économie de subsistance et d'exploitation des ressources animales, végétales et minérales disponibles dans ces conditions; d'un autre côté, il s'est adapté au chaud humide et a exploité toutes les ressources vivantes et minérales dans des conditions d'accessibilité complètement différentes. Par exemple, des espaces ouverts, peu accidentés dans ses territoires européens; des couverts forestiers très denses, des reliefs accidentés et de puissants cours d'eau dans ses territoires sud-américains. La progression en altitude dans les massifs montagneux atteste également de la puissance adaptatrice de *Homo sapiens* aussi bien de son intégration maximale de territoires nouveaux, alors même qu'aucune pression démographique ne s'exerçait encore.

Pareille démarche caractérise la traversée d'espaces marins considérables comme le montrent à l'évidence les premiers peuplements de la Grande Australie (Sahul): voici au moins 50 000–60 000 ans, les hommes ont laissé en arrière la Sunda, la péninsule indonésienne, pour naviguer et finalement traverser un espace marin de quelque 80 km de largeur formé par la mer de Timor, séparant les deux plates-formes continentales au maximum exondées lors de la dernière forte régression marine. L'intégration de nouveaux espaces, y compris les plus défavorables ou difficiles à toute progression et migration de groupes suffisamment denses pour réussir génétiquement leurs implantations nouvelles, repose totalement sur des techniques sociales développées

et sur des moyens techniques appropriés, éventuellement complexes comme des embarcations gouvernables. Une fois encore, de telles entreprises révèlent des capacités conceptuelles, cognitives et relationnelles propres à *Homo sapiens* et renforcées au fil de son évolution.

L'exploitation de ressources naturelles de territoires habités et/ou parcourus reflète de mêmes compétences cérébrales et sociales. Sédentarité et mobilité sont les deux pôles des relations spatiales entretenues par les hommes préhistoriques modernes bien avant la fin du Pléistocène supérieur. Leurs habitats sont devenus distincts de campements de chasse ou de lieux de passages fugaces, tels que les fouilles modernes sont capables de mettre en évidence. L'implantation des habitats où vivent et se développent les groupes définit une appropriation fondamentale des caractères essentiels d'un territoire en relation avec un premier cercle d'activités de subsistance quotidiennes ou/et basiques. Par exemple, une installation en bordure d'un cours d'eau, une installation sur une colline offrant un point de vue panoramique, ou encore près d'un passage obligé pour le gibier (cañon, gué), ou un espace de vie normale, tels des pâturages pour des bovinés, etc.

La mobilité de ces groupes à habitats pérennes (de sédentaires) fait franchir d'autres cercles d'appropriation spatiale. La recherche et l'exploitation des roches, la recherche et l'utilisation de coquillages pour les parures définissent ces relations mobiles différemment de ce que font les activités d'acquisition et exploitation de ressources alimentaires carnées. Celles-ci sont dépendantes des comportements des animaux, grégaires ou non, sédentaires ou migrateurs, farouches ou pas. Par ailleurs, le parage de troupeaux sauvages, dans des espaces naturellement fermés ou délimités, comme des vallées encaissées, fut pratiqué bien avant l'apparition de processus de domestication en plusieurs endroits du monde plus de 5–6 millénaires avant notre ère. Le repérage de roches affleurantes et accessibles, puis leur exploitation font déterminer des points fixes d'activités techniques sur le territoire investi par un groupe (ou plusieurs). Les Préhistoriques allaient de leurs habitats, où ils fabriquaient leurs outils et armes lithiques, sur les gîtes minéraux où, bien souvent, ils préparaient au transport la roche disponible, en la fracturant, en la débitant (éclats ou lames). Il est fréquent que de grands habitats se trouvent à proximité (plus ou moins) immédiate de sources de matières premières lithiques, et ce depuis les temps les plus reculés de la préhistoire. Avec *Sapiens*, il est courant que des gîtes d'exploitation se trouvent à de grandes distances des lieux d'implantation pérenne: c'est-à-dire à des dizaines, voire à plus d'une centaine de km et même parfois encore davantage; dans tous les cas, hors du cercle le plus réduit des activités de subsistance et sociales, quotidiennes ou régulières. Le concept de "chaîne opératoire" cher aux préhistoriens trouve d'un côté ses fondements dans ces relations spatiales habitats–sédentarité–gîtes–mobilité et d'un autre côté ses développements d'abord dans les processus techniques d'acquisition–récupération–transformation des matières lithiques dans les gîtes puis dans les habitats, ensuite dans

les activités domestiques et celles d'utilisation des outils et armes menées quotidiennement ou sporadiquement hors habitats.

Voici une quarantaine de milliers d'années que la parure, probablement aussi l'habillement si l'on en croit le matériel de couture (poinçons, aiguilles) créé depuis une bonne vingtaine de milliers d'années dans certaines cultures (comme le Solutréen en Europe occidentale), occupe une place particulière dans les préoccupations des *Sapiens*. On trouve des perles et des pendeloques (bois de cervidés, os, coquilles, pierres, ivoire) en abondance parfois, soit dans les habitats, soit dans les sépultures; les unes donc avec les vivants, les autres avec les morts. Certaines parures plus recherchées, comme des serre-tête ou des bracelets, font souligner leurs fonctions symboliques discriminantes, hiérarchiques, au sein des sociétés de chasseurs, au sein également des sociétés néolithiques de production (élevages, cultures). L'acquisition de coquilles fossiles ou fraîches pour confectionner des parures a joué un rôle important dans la vie sociale de nombreux groupes humains, depuis plus d'une trentaine de milliers d'années. Dans le Paléolithique supérieur d'Europe, on connaît d'assez nombreux cas de collectes de coquilles à plusieurs centaines de km des sites de résidence. Par exemple, des coquillages de mollusques prélevés sur le littoral méditerranéen, apportés dans des habitats paléolithiques du bassin parisien ou de Rhénanie.

Tous ces types de déplacements multiples à travers des espaces familiers ou immenses sont la preuve irréductible de très hauts niveaux de communication et de relations sociales intra-groupes et inter-groupes reposant sur des capacités cognitives importantes, des capacités d'expression, de mémorisation, d'abstraction du temps et de l'espace, finalement d'intelligence au sens littéral profond, celui d'intercommunication entre les esprits, et donc les cerveaux.

DES SYSTÈMES DE REPRÉSENTATIONS

Les langues et les arts constituent des systèmes de représentations majeurs; universels car engendrés par l'unique espèce humaine depuis au moins quatre dizaines de milliers d'années, particuliers car produits séparément et sur un fonds identitaire par chaque culture, elle-même temporaire à l'échelle du temps (Vialou 1996).

On a vu que si les derniers caractères anatomiques de l'appareil phonatoire, chez *Homo sapiens*, ont renforcé les aptitudes à moduler et articuler les sons, les conditions anatomiques du langage étaient acquises dès les formes anthropiques les plus archaïques. Avant d'être parole ou mot, le langage est pensée. Il est cérébral avant d'être émis. Par excellence, le langage est le vecteur de la communication, se structurant sur les modalités couplées de décodage des signaux parvenus dans les aires primaires spécialisées temporelles du cerveau, notamment pour la fonction auditive, et de codage-production dans les aires

motrices temporelles et le lobe frontal. Sur tous ces plans anatomiques et fonctionnels, *Homo sapiens* dispose de moyens supérieurs à ceux de tous ces prédécesseurs ou contemporains. Les langues sont des systèmes codés qui s'apprennent et s'échangent quand leurs règles sont connues et partagées. Les mots et leur union syntaxique sont de pures abstractions, qu'ils désignent des choses, un biface ou un arc, des êtres vivants, un bison ou un palmier, ou soient des concepts, un signe tétiforme ou un homme à tête de félin.

Les recherches actuelles en Europe et partout dans le monde mettent en évidence la diversité fortement croissante des cultures préhistoriques de *Homo sapiens*, pendant le Pléistocène supérieur et l'Holocène. Même quand il s'agit d'une culture à une très grande échelle spatio-temporelle, par exemple le Gravettien d'un bout à l'autre de l'Europe pendant 6–7 millénaires (Vialou 2004), on enregistre de réelles différences dans les assemblages industriels, dans les habitats et modes d'implantation dans les paysages, dans les comportements de subsistance et dans les expressions symboliques. Il est évident que ces sociétés ainsi différenciées dans leurs modes de vie les plus fondamentaux possédaient leurs propres langues, différenciées dans leurs structures comme dans leurs vocabulaires. Les langues sont des systèmes de représentations, d'expressions et de communications fondateurs des identités sociales et culturelles. Il en est encore parlé plus de 2 000–3 000 dans le monde!

Les parures sont assimilables à des représentations corporelles. Aux parures construites dans des matériaux durs (durables), sont associées d'autres symbolisations du corps, tels les tatouages et les peintures de peau (archéologiquement non conservés). Toutes contribuent à la valorisation sociale du corps selon des conventions (des modes ou des styles) dont on sait qu'elles sont différentes selon les sociétés (et les époques). La préhistoire des représentations corporelles montre que le corps fut d'entrée placé au centre des relations sociales. Le corps paré est un corps symbolisé: il est mis en relation de sens par rapport aux autres membres du groupe social. Ainsi, les parures ou représentations corporelles sont directement attachées à la dynamique symbolique des groupes dont elles émanent. Elles s'inscrivent dans une immédiateté du sens qui a pour durée celle que leur confèrent les corps en action sociale ou celle prêtée aux corps des ensevelis.

Les représentations mobilières rassemblent diverses catégories d'objets, c'est-à-dire de pièces *mobiles*, transportables voire exportables, échangeables. Elles s'inscrivent dans une dynamique symbolique de mobilité, potentielle ou réelle, susceptible de franchir les limites culturelles des groupes qui les ont créées. Il est bien possible que ce fut le cas de la statuaire humaine des Gravettiens qui donne de la femme une expression idéologique privilégiée à travers l'Europe, mais à variantes régionales ou locales sensibles. Ce pourrait être aussi le cas pour des rondes-bosses zoomorphes dans diverses cultures néolithiques, par exemple en Afrique saharienne ou encore sur le littoral brésilien.

Les séries d'objets usuels du Paléolithique supérieur européen, porteurs de représentations gravées (celles dessinées avec des pigments ne se sont pas ou peu conservées) sont particulièrement intéressantes dans la mesure où elles dénotent une symbiose intime entre le symbolique et le fonctionnel. L'intrusion du symbolique dans le vécu quotidien est assurée par les représentations mobilières, ce que d'ailleurs montre aussi la statuaire quand elle fut délibérément placée dans l'habitat ou encore auprès de morts mis en sépulture. En cela, les représentations mobilières sont profondément expressives de leur contextualisation technique, armes, instruments en divers matériaux, et de leur appartenance culturelle, les motifs géométriques, les signes et les figurations animales et humaines réalisés.

Représentations corporelles et représentations mobilières collent à la peau des hommes et de leurs activités, banales, cérémonielles ou exceptionnelles: elles sont au plus près de leurs modes de communication visuelle et verbale.

Les liens de l'art sur paroi rocheuse avec les sociétés préhistoriques sont d'un tout autre ordre. L'art *rupestre*, ou pariétal selon les convenances classificatoires, est par nature monumental, immobile. Il est là où les Préhistoriques ont voulu le placer, dans leurs habitats ou non, près ou loin. Ceci signifie clairement que l'art rupestre fut mis en situation dans la nature, c'est-à-dire dans les territoires appropriés. Les représentations rupestres marquent l'espace, le nomment en quelque sorte, lui donnent l'identité symbolique affichée. C'est à ce niveau que s'opère la jonction, voir l'union, avec la langue, au plus profond des appartenances sociales et culturelles. En effet, l'analyse comparative des sites rupestres au sein de grands ensembles culturels, comme le Magdalénien en Europe occidentale, ou au cœur de régions bien délimitées, comme celle de la Cidade de Pedra dans l'immensité du Mato Grosso au Brésil, le Tassili n'Ajjer au centre du Sahara, ou la Terre d'Arnhem dans son confinement littoral au nord de l'Australie (Vialou 1991), met en évidence la régionalisation et souvent la microrégionalisation de représentations géométriques (les signes) ou/et figuratives (les animaux, les humains, les choses-armes, objets domestiques, vêtements). C'est ainsi que des représentations sont particulières à une culture

régionale, pendant un temps déterminé: les "Têtes rondes" dans un des ensembles néolithiques du Tassili n'Ajjer, des damiers dans des abris de la Cidade de Pedra, des barramundas (poissons dipneustes) ou des êtres fantastiques (les esprits Mimi) en Terre d'Arnhem, des signes tectiformes dans des grottes magdaléniennes en Périgord. On perçoit bien sûr l'intrication des systèmes de représentations rupestres avec les territoires; on comprend leur interférence ou leur intercommunion avec les langues: les mots-symboles pour désigner ces représentations originales et identitaires sont à l'évidence propres aux créateurs de ces images quand bien même ils partageraient avec des sociétés culturellement proches et géographiquement voisines des souches linguistiques communes. Pourquoi ne pas imaginer que "bison" se disait pareillement dans plusieurs provinces proches-voisines de Magdaléniens – chasseurs de bisons que séparaient pourtant leurs systèmes de représentations corporelles, mobilières et rupestres, c'est-à-dire leurs langues iconiques et donc verbales!

La complexité conceptuelle et symbolique des systèmes de représentations surgis dans et de l'esprit de *Homo sapiens*, donc de son cerveau, témoigne d'une modernité nouvelle et innovante dans la préhistoire des hommes, avant que ne s'achève la dernière période glaciaire, avant que des sociétés n'engagent des processus de productions animales et végétales, avant que ne se structurent de grandes agglomérations et bien avant que n'apparaissent, indépendamment ici ou là, des écritures. Dans cette modernité cérébrale et conceptuelle radicale s'enracinent les richesses linguistiques, symboliques. Mythes et probablement religions ont dû y puiser leurs sèves nourricières. Dans cette double modernité, biologique et culturelle, les comportements sociaux les plus fondamentaux, subsistances alimentaires, acquisitions de matières premières, techniques d'exploitation et de transformation des roches et matières dures animales, et les plus élaborés et fluides, peuplements et territoires, sédentarisation et mobilité, contacts et échanges, prennent un essor irréversible et traversent le temps jusqu'au présent. La capacité du cerveau à inventer n'a cessé de se renouveler, de s'accélérer depuis que l'homme s'est fait *sapiens*.

BIBLIOGRAPHIE

- COPPENSY., 1983: *L'Afrique, le singe et l'homme*. Fayard, Paris, 148 pp.
- GRIMAUD-HERVÉ D., 1997: L'évolution de l'encéphale chez *Homo erectus* et *Homo sapiens*. Exemples de l'Asie et de l'Europe. *Cahiers de Paléanthropologie*, Editions du CNRS. 405 pp.
- HEIM J.-L., BOË L. J., ABRY C., 2002: La parole à la portée du conduit vocal de l'Homme de Néandertal. Nouvelles recherches, nouvelles perspectives. *C. R. Acad. Sc. Paleovol* 1: 129–134.
- HOUDART R., 2004: *Le cerveau de l'homínisation. Du primate à l'homme*. Maïade Edition, Lamazière-Basse. 159 pp.
- HUBLIN J.-J., TILLIER A.-m., 1991: *Aux origines d'Homo sapiens*. Nouvelle Encyclopédie Diderot. PUF, Paris. 404 pp.
- JELÍNEK J., 1989: *Sociétés de chasseurs. Ces hommes qui vivent de la nature sauvage*. Gründ, Paris. 208 pp.
- LEROI-GOURHAN A., 1964 et 1965: *Le Geste et la Parole*. Albin Michel, Paris, 2 t.: 323 et 285 pp.
- OTTE M., VIALOU D., PLUMET P., 1999 (2003, 2^e éd.): *La Préhistoire*. De Boeck Université, Bruxelles, Paris. 369 pp.
- PICQ P., 2003: *Au commencement était l'homme. De Toumaï à Cro-Magnon*. Odile Jacob, Paris. 257 pp.
- VIALOU D., 1991: 1 *La Préhistoire*. L'univers des Formes, Gallimard, Paris. 433 pp.
- VIALOU D., 1996 (2004, 3^e éd.): *Au coeur de la Préhistoire: chasseurs et artistes*. Découvertes, Gallimard, Paris. 160 pp.
- VIALOU D., 2004, (Dir.): *La Préhistoire. Histoire et Dictionnaire*. Collection "Bouquins". Robert-Laffont, Paris. 1637 pp.
- VIGOUROUX R., 1992: *La fabrique du beau*. Odile Jacob, Paris. 384 pp.

Denis Vialou
Agueda Vilhena Vialou
Muséum National d'Histoire Naturelle
USM 103 associée au CNRS UMR
5198, Paris, France
E-mail: dvalou@mnhn.fr
E-mail: avialou@mnhn.fr

